

Coupé court

Marc André Brouillette

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brouillette, M. A. (2005). Compte rendu de [Coupé court]. *Liberté*, 47(3), 185–188.

Coupé court

Marc André Brouillette

François Dumont, *Brisures*, Montréal, Noroît, 2005, n. p.

Il y a bien longtemps que François Dumont n'avait publié un recueil de poésie. Les lecteurs de son premier recueil, *Eau dure* (1989), se souviennent d'une écriture caractérisée par le mouvement. Celui-ci était créé notamment par l'alternance systématique du vers et de la prose, par les allers-retours entre le présent et le passé, et par la pluralité des personnes. Son second recueil, *Brisures*, paru cette année, est un projet d'une rare tenue, puisque chaque poème est composé d'un seul distique (groupe de deux vers). L'ensemble interroge l'univers d'un individu, désigné par un *tu*, à la fois proche et lointain, familier et étranger.

Le recueil propose d'emblée un intéressant contraste entre son titre, qui suggère la cassure et l'inachèvement, et les poèmes très organisés et achevés. Ces derniers n'apparaissent pas comme des fragments de textes qui se disperseraient sur la page, mais davantage comme des unités pleines et disposées de façon régulière. Cette tension renvoie au rapport qui se trame tout au long du recueil entre l'expérience d'un sujet et l'écriture : ces « brisures » désignent conjointement les fractures vécues et les courtes pièces poétiques soigneusement ordonnées. La relation qui en découle suscite un mouvement d'introspection et un regard sans complaisance sur le monde extérieur.

L'*incipit* marque à sa façon une rupture, dont les termes sont les principaux moteurs du projet : « Voici venu le temps / de

l'exaspération ». Après cette affirmation initiale, prenant les allures d'une prise de conscience, le motif de « l'exaspération » revient constamment et caractérise la condition d'un sujet qui s'emploie à identifier les noyaux, les nœuds et les paradoxes qui le constituent. Plus tard, le poète affirme cependant l'ambivalence de ce sentiment : « Dans l'exaspération / se trouve ton désir ». Au-delà de la colère et de l'irritation, l'excès fait naître un appel, une aspiration — une mutation de l'individu. Ce mouvement se matérialise dans le dialogue et l'emploi d'un *tu*, qui établissent à la fois une distance, une intimité et un espace où la parole prend le risque de formuler un face à face avec soi.

La particularité de cet élan est d'être canalisé par un important travail de décortication. Chaque poème dresse un constat bref et incisif, par le biais duquel se manifestent simultanément une lucidité et une impuissance : « Mettre le doigt dessus / ne donne pas de prise ». Cette démarche fait apparaître dans un dénuement troublant les oppositions qui habitent le sujet. Parmi celles-ci, le présent et le passé, la présence et l'absence sont les principaux pôles qui balisent l'ensemble du propos : « Présence pleine : / tu as ce souvenir en creux ». Le recueil s'appuie sur une perte de repères qui déclenche une interrogation continue : « Comment commencer / quand tu habites la fin ? »

Dans un tel contexte de rupture et de perte, divers éléments se démarquent et se répondent entre eux. La perception du bruit ambiant, par exemple, devient le symbole d'une confusion globale : « L'histoire n'est plus / qu'une variante du bruit ». Cet état fait place, un peu plus loin, à un sentiment de vide dans la parole : « Absence toujours / d'abord dans ce que tu dis ». Puis, les « mots », les « phrases » et la « voix » forment un thème qui se concentre au milieu du recueil. L'univers de la parole est associé à maintes reprises au caractère insaisissable, comme dans ces deux exemples : « Tu cherches par des mots / cela qui leur échappe » et « Tu accueilles / dans ta voix ce que tu ne sais pas ». Par la suite, plusieurs

poèmes portent sur l'amour, qui est associé à la surdité, au manque, à l'étouffement, à la lourdeur. Le recueil se termine sur la mort, à laquelle le poète ne fait aucune concession et qui n'annonce aucun salut. Aucune échappatoire ne le détourne de son entreprise d'observation perspicace.

Brisures dresse en quelque sorte un rigoureux inventaire du sentiment de vacuité, sentiment de plus en plus pressant qui fait croître l'« exaspération » du sujet. Cet inventaire repose sur des poèmes ayant tous une forme mesurée qui conserve, même après plusieurs lectures, sa singularité et son étrangeté. En effet, chaque distique est numéroté et composé de douze syllabes réparties de diverses manières sur les deux lignes de vers. Chaque page en renferme trois et le recueil en contient précisément cent quarante-quatre, ce qui correspond à la multiplication du nombre douze par lui-même¹. On le sait, les poètes aiment compter pour produire une musique par le biais du verbe. Celle de Dumont fait appel à la mémoire de l'alexandrin, mais aussi à son isolement. Elle porte en elle une tension, fondée sur la brièveté et la variation du même, qui produit un martèlement et un effet d'insistance. En ce sens, la lecture des poèmes établit un double rapport temporel : tandis que la forme brève permet de lire rapidement l'ensemble des textes, l'extrême dépouillement des vers exige du lecteur une réappropriation du contenu qui vient déjouer l'immédiateté de la lecture.

Il se dégage de *Brisures* un souffle droit et exigeant qui procède à une mise à nu de la parole. Les poèmes explorent le degré élémentaire et essentiel du vers, qui devient le lieu ultime d'une vérité individuelle de moins en moins visible, de moins en moins audible pour le sujet lui-même. Bien que ces distiques puissent parfois faire penser à des aphorismes, ils ne visent pas

¹ On ne peut s'empêcher ici de penser au dernier recueil de Robert Melançon, *Le paradis des apparences* (Noroît, 2004), qui contient cent quarante-quatre poèmes de douze vers chacun. À propos de ce recueil, voir le compte rendu de Louis-Jean Thibault publié dans *Liberté*, vol. 46, n° 3 (265), septembre 2004, p. 119-127.

à formuler des préceptes adressés à tous et chacun, comme le soulignent ces vers : « Tu accueilles / dans ta voix ce que tu ne sais pas ». Leur puissance tient au désir du poète d'interroger les maillons osseux, vulnérables et contradictoires de l'existence. Cette démarche est le fruit d'une nécessité — bien palpable par la radicalité du projet —, celle de répondre à la violence tue, cachée et niée qui assaille l'individu. Il faut savoir s'abandonner au temps pour aboutir à un tel langage et à un tel engagement. François Dumont nous y invite discrètement, mais résolument.